

Nérée De Grâce

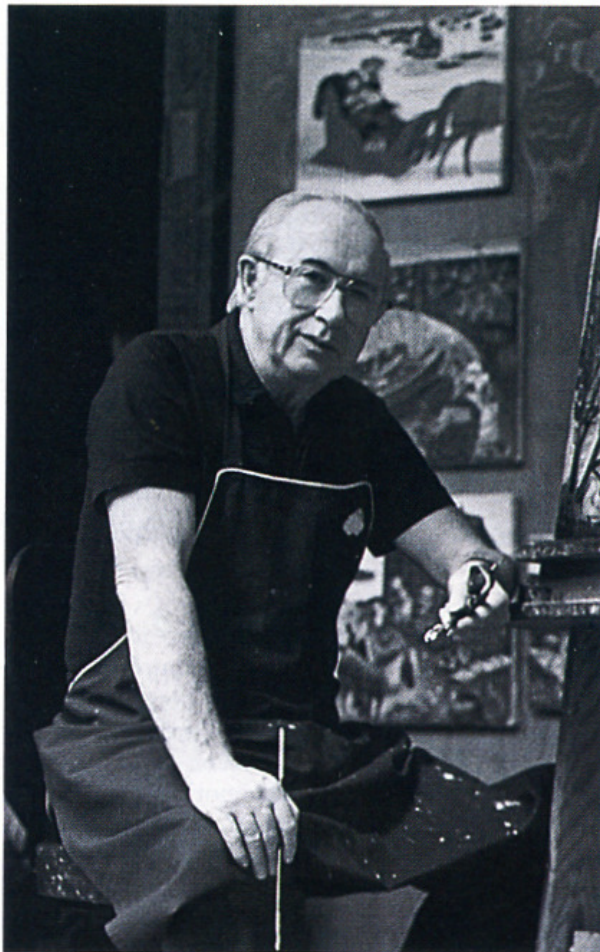
Ses yeux sont bleus comme ceux des personnages qui peuplent l'univers de ses tableaux. Un bleu qui rappelle la mer. Non sans raison, car Nérée de Grâce est né et a grandi dans un petit village de pêcheurs du Nouveau-Brunswick, Shippagan. Le peintre qui expose maintenant à la galerie Michel-Ange parle de cette période de sa vie avec abondance; il la peint avec le même enthousiasme. Elle l'a marqué. C'est ainsi qu'il évoquera sur ses toiles la Pointe Brûlée, la Pointe Sauvage que l'on trouve en face de son village. L'église, les grosses familles, les coutumes ancestrales qui perdurent, les vigneaults où l'on sèche le poisson, seront rappelés tour à tour du fond de ses souvenirs jusqu'à la surface du tableau.

En 1920, quand il vient au monde au sein de cette petite communauté toute entière consacrée à la pêche, rien n'indique que son nom sera plus tard associé à la peinture. Il n'y a pas d'artiste dans la famille quoique l'habileté manuelle y soit présente d'une manière toute particulière. « Le grand-père de mon père avait construit un bateau de ses mains et avec lequel il avait traversé l'Atlantique. C'était quelque chose pour l'époque. » Pourtant, le petit Nérée de Grâce dessine avec passion. « À sept ans, je dessinais les gens autour, les animaux. Le cheval, je ne sais pas combien de fois je l'ai fait... »

La crise économique des années trente frappe durement ce monde qui tire sa subsistance de la pêche. Le hasard de l'emploi amène Nérée de Grâce à Québec. Puis, c'est la conscription. Pendant tout ce temps, il ne cesse de dessiner et une fois le conflit terminé, il s'inscrit à l'École des Beaux-Arts. Lorsqu'il en sort,

il lui faut gagner sa vie, il travaillera donc dans le domaine de la publicité. La peinture prendra cependant une place grandissante. « Tranquillement, je me suis fabriqué une sorte de grammaire, une façon de faire les animaux, les personnages, les nuages... Évidemment, j'exagère : parce que c'est de la peinture que je fais. Si je pouvais mettre plus de fantaisie, de poésie, je le ferais. » « Parfois, je peins les cheveux comme s'ils sortaient du chapeau. Ça n'a pas de sens mais moi je les fais comme ça ! » Sa

Cyrille-Gauvin Francoeur



manière de peindre les yeux intrigue aussi. « Les Acadiens sont comme ça : assez timides, méfiants. C'est pour ça que je fais un ombrage qui descend sur les yeux. » En 1981, l'émission du timbre *Acadia-Acadia*, illustré par l'une de ses œuvres, a permis la diffusion de sa vision bien personnelle de ce peuple. Une vision colorée, habitée parfois par des violoneux et des ânes qui sourient, yeux baissés. On y sent parfois un parfum de Chagall : comme pour De Grâce, le père de Chagall était pêcheur. Et l'utilisation de symboles (religieux pour l'un, liés à l'Acadie pour l'autre) procède d'un vocabulaire pictural pareillement baigné de poésie.

« Malheureusement, je ne peux pas aller souvent au Nouveau-Brunswick. Quand je retourne à Shippagan, je suis parfois un peu triste... C'est comme

le petit ruisseau qui passait près de notre maison et qui allait se jeter dans la mer. Combien de fois j'y ai joué ! Aujourd'hui, il est rempli et il y a une quincaillerie à la place. » L'univers nostalgique que De Grâce s'est forgé, comme tous les univers marqués du sceau de l'idéal, subit parfois les assauts du réel : il en est d'autant plus précieux. ▀

Nérée de Grâce, à la galerie Michel-Ange, 430, rue Bonsecours, Montréal.